

DÉPASSEMENT Christophe Bourseiller, son biographe, qualifie l'insaisissable théoricien situationniste d'"astre noir de la littérature"

Guy Debord, réfractaire entre paradoxe et provocation



Guy Debord : "Je ne dis que la vérité, mais rarement tout entière."

"Vie et mort de Guy Debord"
Christophe Bourseiller,
Plon, 461 pp., 1.013 F (22,71 €).

Debord, soudain arraché au semi-silence à bord duquel il gisait depuis son suicide, il y aura cinq ans le 30 novembre. A l'affiche donc, l'anti-spectaculaire ! Lui, dont les livres - "La société du spectacle" en tête - se vendent par milliers d'exemplaires en "Folio" ; lui, dont l'on publie chez Fayard le premier volume de la Correspondance et dont chez Gallimard paraît une édition critique et augmentée d'"In girum imus nocte et consumimur igni" ("nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes consumés par le feu"), suivi d'"Ordures et décombres". Titres auxquels s'ajoutent "Le Consul" (chez Allia) - où l'un des anciens amis de G.D., Ralph Rumney, s'entretient avec Gérard Berreby - et "Les tombeaux de Guy Debord" de Jean-Marie Apostolides, qu'édite Exils, où Debord se voit presque hissé au rang de guide pour le siècle à venir. Enfin, "Vie et mort de Guy Debord" du comédien et essayiste Christophe Bourseiller.

DIFFICILE ENTREPRISE

Une "difficile entreprise biographique" : pas plus hagiographe qu'iconoclaste, Bourseiller le reconnaît, en exprimant d'emblée sa gratitude aux deux femmes qui partagèrent la vie de Guy Debord, la romancière Michèle Bernstein et Alice Becker-Ho. Dans son préambule, il avoue avec humour s'être converti au situationnisme en 1970, à... douze ans ; le mouvement, il est vrai, frappait l'imagination, ayant fourni un bagage théorique aux contestataires de Mai 68. Soixante-huitards qui, Mai s'étant fané, se ramifieront en groupuscules *pro-situ*, disparate nébuleuse d'ul-

tragauchistes, d'enragés ou d'undergroundiens...

Le situationnisme ? Grosso modo, un mouvement d'avant-garde politique, littéraire et artistique des années '50, immédiatement postérieur à "CoBra" (un Asger Jorn, un Constant seront proches de son élitaire et discrète Internationale); un fils spirituel (mais indocile) du marxisme, du dadaïsme (davantage que du surréalisme) et du lettrisme d'Isidore Isou. En 1955, à Paris, l'écrivain espagnol Juan Goytisolo rencontra Debord et ses amis ; d'eux, plus tard, il dira : "Ennemis acharnés de l'establishment littéraire, mêlés à toutes sortes de querelles intestines et d'exclusions féroces qui imitaient parfois avec humour le langage terroriste de Breton et les procédés stalinien, ils étaient d'une curiosité insatiable et avaient du monde une vision très lucide, démystificatrice." Des

EXTRAIT

"À mon grand étonnement, cette nouvelle vocation inquiéta beaucoup les amis de mes parents. Je me souviens d'une scène pénible. En janvier 1971, Jean-Luc Godard vint boire une soupe à la maison. Maoïste pur et dur, il répugnait à fréquenter ma famille, coupable à ses yeux de n'avoir point embrassé la cause chinoise, et d'être restée fidèle à un certain théâtre bourgeois. Moi, il m'aimait bien. Sitôt qu'il entra dans ma chambre, je lui narrai, tout faraud, ma récente illumination (NdIR : la découverte du mouvement situationniste). À ma grande surprise, il ne parut point approuver la nouvelle ligne, tandis que sa compagne, Anne Wiazemsky, hochait la tête avec circonspection, tout en murmurant : "C'est très grave..."

mêmes, l'entarteur Noël Godin écrira en 1988 dans son étourdissante "Anthologie de la subversion carabinée" : "Les situationnistes, c'est comme Charles Fourier, on peut pas seulement goûter du bi-du-bout-des-babouines, faut s'en foutre jusque là..."

DE TOUTES SES FORCES

Eclairant et captivant, le livre de Bourseiller s'efforce de cerner l'insaisissable figure de proue de l'Internationale Situationniste fondée en 1957 et autodissoute en 1972 : Guy Ernest Debord, né à Paris le 28 décembre 1931 dans une famille d'industriels ruinés, dont le parcours s'achèvera fin 94 ; miné par la maladie, Debord se tire une balle en plein cœur dans sa maison de Haute-Loire et ses cendres seront dispersées en Seine, à la pointe du Vert-Galant. 1931-1994 : entre ces dates, une existence masquée, allumée de rumeurs, s'inscrivant sous le signe d'une furieuse dénonciation de la société contemporaine dont l'écrivain/cinéaste/polémiste "mit en lumière les ressorts" et "qu'il a détestée de toutes ses forces".

De cet homme étrange, très influencé par Hegel et aussi exécré qu'admiré, Bourseiller retrace le parcours non exempt de zones d'ombre, ainsi que son (énigmatique) amitié pour son mecène, le producteur/éditeur Gérard Lebovici, mystérieusement assassiné à Paris en mars 1984. Sur-tout, Debord est l'auteur de "La société du spectacle", publié en 1967, la même année qu'un autre livre-culte, "Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations" de Raoul Vaneigem. Partant du "fétichisme de la marchandise", qu'analysa Marx, l'ouvrage présente plus de deux cents thèses intransigeantes ou radicales (formulées avec concision, dans une langue dont le classicisme a été comparé au style du cardinal de Retz) pour appeler à une nouvelle révolution.

Agitateur ? catalyseur ? Calomniateur/calomnié ? Réfractaire ? Dandy ? Pour Bourseiller, Debord ne fut rien moins qu'un "astre noir de la littérature" - vous avez dit Lautréamont ? -, cultivant "le paradoxe et la provocation". Non sans lyrisme, il dit qu'un seul mot résume sa trajectoire : *dépassement*. A ses yeux, ce contempteur de la société "fut l'homme du dépassement de l'art", puis du cinéma, du marxisme, de l'anarchisme : "En parallèle il dépassa le couple, puis l'amour. Il lui fallut enfin dépasser la douleur, avant de procéder à l'ultime entreprise : celle du dépassement de la vie."

FRANCIS MATTHYS